

Réserve des savoirs humains.
Catégorie : croyance.
Sous-catégorie : témoignages.

Note liminaire : le questionnant voudra bien pardonner les manques et les absences. Les transcriptions des interviews des témoins directs sont incomplètes. Les témoignages indirects sont parcellaires, contradictoires et subjectifs. Des pans entiers de vie se sont perdus dans la déconnection. Nous avons été et nous restons impuissants devant cette volonté d'échapper à la récolte de l'expérience humaine menée autour du sujet J.S.

La chronologie en est respectée dans la mesure où elle nous est parvenue mais les souvenirs ont, la plupart du temps, remplacé l'enregistrement immédiat des sons et images ce qui nous pousse à les mettre en doute jusqu'à une analyse par croisement des ressources plus avancée. Si toutefois elle est possible.

Le dossier reste ouvert en attente de finalité.

Paroles de Pit

Int. 1 : Enregistrement sous réf. « interview libre », date courante : 2084. Brussel Noord. Traces audio et vidéo. Sous réserve de perte de signal. A classifiser.

Int. 2 : contrevérités possibles, objectivations nécessaire.

Int. 3 : objectivations impossible.

Je ne me rappelle pas avoir rencontré Jonas. Et ce n'est pas une question d'âge, même si celui que j'ai aujourd'hui pourrait le laisser penser.

Bon Sang ! Allez faire comprendre à des jeunes cons (et par jeunes cons j'entends tout ce qui n'a pas encore atteint le moment où la sagesse réside aussi dans le fait de ne pas reprendre un dernier verre avant de partir) que ce n'est pas parce que votre physionomie dit tout le contraire que votre intelligence a baissé le rideau. Non, monsieur ! Si je ne me souviens pas avoir *rencontré* Jonas, c'est parce qu'il a toujours été là. Ça fait partie de toutes ces bizarreries qui ont rempli sa vie et la mienne.

Aussi loin que je me tourne, il est là.

Aujourd'hui encore, alors même que je suis assis comme le plus vieux des vieux idiots de la terre, penché sur des chaussures dont j'ai le plus grand mal à attraper les lacets, serré au cou par une cravate noire que j'aurais cru ne plus jamais devoir mettre moi-même (évidemment, j'espère encore que quelqu'un pensera à me la nouer le jour où j'irai le rejoindre), les yeux larmoyants, la tête pleine de souvenirs en vrac, Jonas est là. Tout proche.

Même si c'est lui le roi de la fête, ce matin comme tous les matins.

Le roi est mort. Vive le roi.

Putain.

— Mais, Madame Jacqueline, vous ne devez pas le punir, il n'y est pour rien si vous avez des ennuis !

Je me souviens de ça. Aucune importance pourtant, mais ça me revient avec une incroyable netteté. La cour de l'école, grande esplanade de béton coupée net par un jardin à l'herbe rase sur lequel pousse un arbre unique. Sous l'arbre, un petit train de bois. Les enfants y passaient un temps fou dans ce train. Il roulait ! Je veux dire que, pour nous, il roulait vraiment ! Ce moment est béni où l'imagination fait naître la réalité ! Vous auriez pu interroger chaque enfant, dans des pièces séparées, en les menaçant des pires abominations, tous auraient pu le jurer, ce train roulait ! Il avançait dans des plaines sèches en été et au cœur du blizzard en hiver, il repoussait monstres et croquemitaines, il chassait les tempêtes qui terrifiaient déjà nos parents, il faisait de nous les princes de l'univers.

Et devant le train, ce petit bonhomme incroyablement solide, campé sur ses jambes comme pour affronter la plus grande des batailles, levant sur Madame Jacqueline un visage souriant d'un sourire doux et ferme, Jonas.

Il doit avoir cinq ans. Cinq et demi peut-être. A cet âge, il est impossible qu'il lui parle ainsi. Je le sais. Mais je sais aussi que le train roule !

— Qu'est-ce que tu viens de dire, Jonas ?

Madame Jacqueline, elle, ne sait pas que le train roule. Elle ne l'a peut-être jamais su, qui peut dire ? En tout cas, dans le regard qu'elle lance à Jonas, il y a toute la rancœur, toute la fatigue, toute la lassitude d'une femme d'une cinquantaine d'années qui a passé trente ans de sa vie à mettre et à enlever de petits

manteaux, à torcher des culs minuscules, à ramasser miettes de gâteau, papier de bonbons, crayons et gommes, à essuyer des menottes pleines de chocolat et à se prendre en travers de la figure les rebuffades et râleries de parents qui en savent toujours tellement plus qu'elle n'en saura jamais.

N'importe quel gamin se serait ratatiné sous ce regard-là.

Pas Jonas.

Lui, il la regarde droit dans les yeux, il sourit, il attend. Jonas est plus solide que la plus solide des murailles.

— Qu'est-ce que tu as dit ?

La voix de la maîtresse est montée dans les aigus au fur et à mesure de ses mots, jusqu'à en arriver à une sorte de cri discordant, de note qui dérape et se perd dans un son criard. Une rougeur de mauvais augure lui est montée aux joues et ses mains, posées sur ses hanches larges, se sont serrés en poings.

Les gosses autour se sont arrêtés. Ils la regardent, puis regardent Jonas, qui n'a pas bougé d'un poil, qui sourit toujours. Certains d'entre-eux ont la bouche qui tremblote, d'autres pleurent déjà, par empathie ou parce que des éclairs vont certainement jaillir des orbites de la géante.

— Vous êtes énervée parce que votre mari...

— Ne me parle pas de mon mari ! Ne me parles pas de...

Voyez... Le lacet de ma chaussure gauche s'est cassé. Je dois être un des seuls dinosaures à porter encore des chaussures à lacets... Ces saloperies cassent toujours, bien sûr. Quand les moyens vous manquent au point de repousser l'achat de *lacets* (comment peut-on laisser des hommes en arriver là ? Je me le demande), ils finissent par s'effiloche suffisamment pour casser. Et ils choisissent leur moment.

Je pleure... Je me suis rompu en même temps que mon lacet. Enfin, quelque chose à l'intérieur de moi s'est rompu. Barrage qui cède, flotte qui déluge. Ce genre de truc.

À cet instant, avec ce morceau médiocre de ficelle noire dont le bout partait à rien, je me sens aussi seul qu'on peut l'être.

Et je doute. Pendant quelques secondes, en regardant ma main tachée de brun, mais les ongles parfaitement coupés et récurés, propres comme des sous neufs parce que j'ai ma fierté, en la regardant trembler légèrement et faire vibrer cet imbécile de lacet, je doute. De tout.

De moi, du monde, de mes souvenirs, du destin qui m'a mené dans cette chambre minable d'un hôtel minable à attendre un lever de soleil qui ne viendra plus pour enterrer les derniers souvenirs de celui qui aurait pu, sans l'avoir voulu sans doute, sauver l'humanité de ce qu'elle est. À moins, bien sûr, qu'il ne l'ait fait... C'est difficile à dire, finalement. Soit.

J'ai douté de lui.

Il me l'avait dit, avant de partir de cette si ignoble façon.

— Tu n'y croiras plus, Pit. Viendra un moment où tu n'y croiras plus...

Tu avais raison, Jojo. Encore une fois, hein ? T'as eu si souvent raison de ton vivant, y pas de raison que ça s'arrête après ta mort, non ?

La pluie tambourine aux fenêtres. J'en sens l'humidité qui me noue le bas du dos. Quelque chose grince quand je me relève, sans que je sache vraiment si ce sont mes articulations ou le sommier qui est pourri.

Allons, il est temps de s'y mettre. Ça enregistre ?

Y a toute une vie à raconter. La vie de Jonas Sauveur.